

FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACT 23

À MÊME LE RITE DE LA DÉVORATION DU SOLEIL NOIR...

FRANCIS GUIBERT :

Fragments de « MOINS 28.000 FANTÔMES »



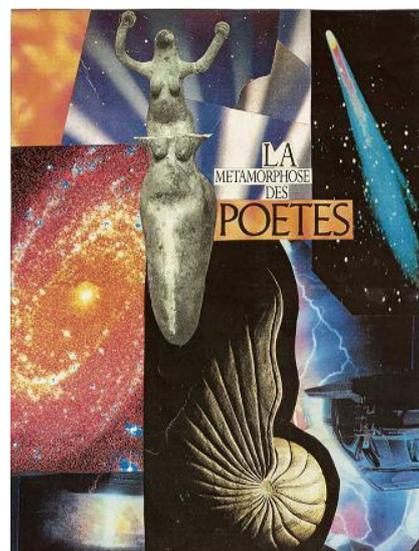
Jérôme Bosch : « Enfer ».

**PAR LE RITE INCANTATOIRE INAUDIBLE DU FANTÔME
DE L'ÉLECTRICITÉ INTÉRIEURE,
METTRE EN MARCHE LE TRANSFERT TOTAL DU
REGARD DANS LE REGARD DES PARQUES SUR LE FIL DU
TEMPS JUSQU'À CE QUE LE REGARD NE SOIT PLUS LE
REGARD,
COMME UN AILLEURS CALQUÉ AU CELLOPHANE,
PARTANT DU VIDE POUR ACCOMPLIR LE GRAND
RETOUR/
LA MORT OFFICIELLE CONTINUE LE SPECTACLE ET LE
GRAND RETOUR S'AMUSE & TOURNE SUR L'ELLIPSE DU
PAYS DES ANIMAUX BARIOLÉS,
JE NE FUS JAMAIS AILLEURS QUE DANS CE RÊVE
COMMUN,
CELUI DES ANIMAUX LE MIEN,**

BREAKING NEWS / SIGNALEMENTS



Jérôme Bosch : «Paradis».



Collage de Francis Guibert: «La Métamorphose des Poètes», 1990.

**LE CHEVALIER DES LUNES
TORRIDES**

« Évoquer Francis Guibert revient à explorer l'ambiance lunaire et maléfique d'une ville cachée sous d'autres villes. Maléfiques, sortilèges, jeteurs de sorts, goules & vampires, ces présences noires hantaient Marseille depuis l'époque gréco-romaine. La Vierge Noire veille dans la crypte. Le monstre mythologique appelé Tarasque envoie ses feux d'or et de bronze envoûter subtilement les buveurs de pastis. L'incendie du Vieux

**NOUS NOUS SOMMES TOUJOURS AIMÉS,
LIEU DES RENCONTRES INDÉTERMINÉES JAMAIS FINIES**



Françoise Duvivier : « Igneous ».

*salutation à mon double !
éteignons les feux !
suivons les étoiles !
le temps s'enroule !
le vide se dévide !
les lunes de nacre sont aux commandes !
salut à mon double de l'ombre !*

*et la rage enfante une litanie en Chine
sous les jupes cendreuse des sorcières lunaires
nuit blanche & noire indéfiniment survolée par le corps des limbes*

*je suis une âme capturée dans la ligne rouge du tatouage de ton
corps, je suis ce rouge dans le reflet de ton corps, le monde n'est
qu'une boucle sur la ligne de ton corps, l'en deçà & l'au-delà
sont ton corps, ici c'est ton corps, révisant ma géographie je dois
bien admettre que je ne suis pas sur le chemin insensé d'une
existence, je suis un reflet rouge sur ta peau,*

*mon double serait bien capable d'être un bloc de rocher
millénaire, puisqu'au cœur de la vie il y a une mort immuable, un*

*Port est toujours cet événement
intemporel scotché au fond de nos
mémoires déboussolées par le soleil qui
tourbillonne comme un Van Gogh dans
les reflets couleur sardine de cette mer
pâle et lénifiante. Et pourtant, les joueurs
de cartes chers à Cézanne ont fini par
sortir de leur cadre mortifère. La
Tarasque dégluit ses serments
métalliques et les mille pointes de son
visage déchirent le ciel d'une fausse
conscience. Les hommes sont morts
depuis des lustres. Seules vivent les
vierges, les amazones, les statues rousses
et si gracieuses qui babillent dans la nuit
des musées incendiés L'adolescent aux
joues d'archange joue de la flûte sur le
Vieux Port. Il promène dans sa poche un
roman de Guibert. « Le manoir de l'ange
rouge », à lire au zoo, sous les platanes,
entre l'azur et ses fontaines bercées d'un
vin d'apocalypse. Mais les singes crient
souvent. Ils se balancent entre les lianes
comme des pensées parasitées et c'est
encore le monstre informe qui pose la
main sur ces images. Car nous sommes
déaliqués sur de vieilles cartes postales
qui jaunissent dans la brume d'une
mémoire nucléaire. Malgré les sectes et
les dollars, malgré les crimes et les
orgasmes, plus rien ne vit dans la Cité
que le rire bleu des mouettes fragiles.*

*Sanctifier l'innocence est un sport
désolant qui revient à plagier les lumières
verticales. Orchidées bleues, chair de
velours, fruits & légumes dans les artères
d'une ville minée par les zombis, ainsi
Marseille, la pathétique, abrite la Vierge
et ses miroirs, le zoo de nacre
dimensionnel aux statues fluides couleur
de foudre.*

*Les cheveux sont épars sur le corps du
dormeur. Il rêve encore à Rodanski, à la
neige qui murmure dans les prés
catalans, au fusil du remords qui crache
des balles d'apoplexie.*

*Comme si Marseille et ses Gitans d'un
seul coup s'embrasaient dans un ciel de
faïence ! Comme si l'étoile soudain
naissait dans la bouche d'ombre du
précipice et des passions toujours
toxiques.*

*Francis Guibert en est revenu. Il accoste
au rivage du sourire décisif, comme le
chat de Cheshire sur la branche
mémorielle. Stanislas Rodanski ou
Malcolm de Chazal, et ces vieux livres de
Maurice Magre que le père de Francis
admirait tant et plus. Que de passion
dans ces grimoires et ces dessins
psychédélics ! Que de beauté dans ces
tableaux peints par Francis il y a hier.*

*Jadis, alors n'existe plus. La petite
chambre vient de s'ouvrir. Madame
Guibert prépare la soupe et Francis
continue de prier William Blake, et tous
les saints et les déesses d'un panthéon
transpersonnel, toutes les puissances et
tous les diables d'une si païenne
complicité !*

*Maurice Magre et Marseille, le Vieux
Port et le Zoo, les paroles du soleil dans*

point d'anéantissement toxic total où toute la force de la vie trouve son aboutissement d'embrasement, où toute la vie trouve son bûcher funéraire – un cadavre dans le soleil du matin avec l'air chaud dansant sue le fleuve –

peut-être faut-il rejouer des milliers de fois le même film pour arriver à repérer enfin où l'on se trouve, quel rôle on y tient, quel personnage on incarne dans cette histoire, il se pourrait aussi que l'on découvre que ce personnage est juste un élément du décor, par exemple un rocher millénaire dans le paysage,

*à l'écoute des sphères chantantes
de l'inconnu à la conscience
de la conscience du conscient
ainsi vont les choses
du connu à l'inconnu
le fleuve Samsâra coule au Nirvâna
qui est le nageur ?
tao tao chantent les ondes & le vent
un courant file dans le courant
tao s'amuse tout seul sur cette planète
vouée aux lugubres esprits
tao-témoin œil-témoin lumière de bord
sur la console du computer du monde
balançoire yin-yang pour les poupées
sur la jungle urbaine se pose le vent du matin
sur le vent urbain se pose la jungle du matin
sur le matin se pose la route du vent
en lacets du vol objectif ni proche ni lointain
une pyramide de feu blanc achève la nuit
vitesse de l'œil du vent
éclair du serpent de lumière
l'ombre en background
et le dragon glissant dans les étoiles*



Jérôme Bosch : « Enfer ».

les ruelles de la gare, la rue qui monte vers chez Francis, le reflet des eaux calmes sur l'œil bleu du cyclone, et cette chaleur arboricole comme une étreinte venue d'ailleurs, de plus loin que ces lunes qui traversent notre vie. Francis Guibert, le rescapé, est un archange des terres mutantes. »

Marc-Louis Questin in Tanker N°11, « Spécial Francis Guibert ».



Revue Tanker N°11 : « Spécial Francis Guibert » avec une Introduction, ci-dessus, de Marc-Louis Questin et contenant les textes suivants : *MOINS 28.000 FANTÔMES* (version intégrale dans son dispositif typographique définitif), *HEUR DE ROMANCE*, *NÉANT CENTRAL*, *AIR DES ANGES*, *EN TERRITOIRE DE CATASTROPHE* et *HÔPITAL DERVICHE* aux Éditions Blockhaus.



Francis Guibert **LES NEIGES D'ATLANTIS**, avec un dessin de l'auteur en couverture « Genèse d'un Yantra » (1973), Éditions Under-Black-Blockhaus-Résistance, 1997.

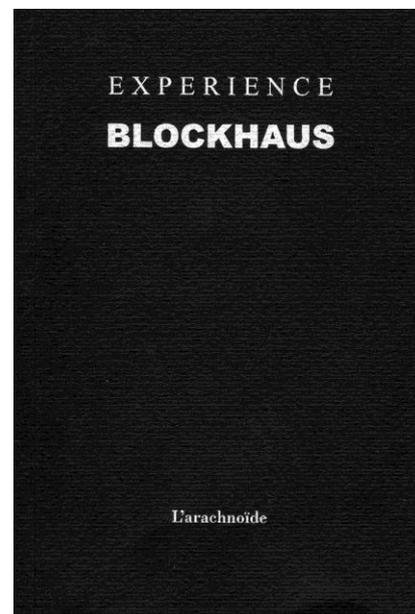
dans les rues il y a des ombres d'oiseaux blancs fatigués, dans le ciel il y a des baleines noires gigantesques
dans la mer ce sont des corps humains gris pleins de coquillages
un non-lieu des brumes dissociées,
chaque âme est un reflet de l'âme du désert,
tous les animaux sont le désert seul & parfait
comme un vaisseau de 3 kms dans l'espace,
espace-temps parcouru d'ombres animales,
pour savoir ce que parler veut dire il faut un miroir
et dans ce miroir il y a d'autres animaux,
hypnose du vent du désert,

dans les rues roule le sable, au ciel roule le sable, dans la mer le battement d'ailes des vies solitaires parfaites, une cargaison de mouvement sans borne, ma forme humaine est avec les coquillages et les baleines noires du ciel, les rues sont l'infini pour personne, 50 millénaires sont un grain de sable, sont une âme perdue parfaite, un seul mouvement de l'indéfini animé, un voyage total de l'en-deçà à l'au-delà pieds nus pleins de sang du sommeil universel, et si ailleurs il n'y a rien, ici c'est pareil, alors ce rien c'est aussi bien la foison, l'overdose Jérôme Bosch où vous partez en orgasme parce qu'enfin vous n'êtes plus personne mais la foison overdosée de ce rien qui n'en peut plus de sa liberté dans les ailes blanches des ombres emplumées, dans les rues et dans les baleines noires avec les maisons sur le dos, avec les cinémas de la rue Univers, d'un miroir passant dans un autre, foison sans personne,

des baleines sur le dos d'autres baleines, les rues des siècles dans le ciel, tous vos sentiments comme un jeu de cartes jeté au ruisseau, une vulnérabilité imbattable comme vaisseau de 3 kms dans l'espace, le ventre offert aux pluies de météorites, la vertu sensuelle de la mort lorsque la pellicule du Magnétoscop-Ragnarok se liquéfie dans son ventre, les rues des siècles qui se mettent à couler, l'ombre de Sophia flotte encore un instant dans une ultime névralgie, puis disparaît laissant la porte ouverte à la furie des tempêtes, partir en laissant les portes battantes et suivre les traces d'absence de celle dont ne connaît que l'ombre d'un lieu à l'autre puisqu'elle est de nulle part traversant en fondu enchaîné les rues des siècles superposées comme des calques, glisser sur le fil d'un temps transversal jusqu'à être ce fil sur une pulsation des 28.000 fantômes, image discontinuée sur le voyage des steppes de la mort sensuelle, il n'y a personne dans la foison des siècles, il n'y a jamais eu personne dans l'univers, c'est le voyage d'une fureur du silence, vous êtes mort depuis toujours, et faire comme s'il y avait quelque chose à atteindre sans s'arrêter nulle part, un balancement du noir au blanc tellement rapide que les yeux s'éteignent, catapulté de néant en néant dans un hurlement de sirène,

de qui, de quoi peut-on être l'enfant ?

nous sommes cette porte battante entre deux mondes, nous sommes cet œil ouvert entre l'en deçà & l'au-delà, tout est dieu, de quelle solitude parlez-vous, il n'y a personne dans l'univers, le Mat du Tarot est un mort insomniaque qui marche, dans « L'Âge d'Or » de Buñuel il y a une jeune fille assise devant sa coiffeuse



EXPERIENCE BLOCKHAUS, ouvrage collectif avec les participations de : Lucien-Huno Bader, Françoise Duvivier, Jean-Pierre Espil, José Galdo, Francis Guibert et Didier Manyach accompagné d'une Préface de Nicolas Rozier. **Éditions L'Arachnoïde**, 2011.

LE DERNIER BLOCKHAUS (extrait)

« (Didier) Manyach partage justement avec Francis Guibert un certain dépitautage du gouffre des villes. Guibert, lui, semble même pris dans une pluie de comètes d'évidence, débordant un flot verbal né d'un long jeûne de silence. Tout afflue des quatre coins de la pensée, dans un rassemblement des motifs majeurs où tout s'imbrique à l'illumination caniculaire. Guibert raconte à grands traits les vérités exténuées qui montent des idoles fracassées. Là encore, toute la confiance est donnée à la déflagration en ce qu'elle décontamine la mollesse des parages verbaux. La ville selon Guibert n'est plus qu'un cosmos de vérités filantes ; les ponts, les passerelles sont remplacées par un pilonnage d'aphorismes détruits où l'insuffisance de cognée, l'insuffisance limpide parvient à déceler des vitesses inespérées ; Guibert se fait alors le démiurge d'un immense puzzle élémentaire où manque la pièce humaine. Au sein du Blockhaus, il incarne au mieux cet ésotérisme rejeté, mais lancinant, comme une lave inférieure reléguée dont il resterait des grumeaux récalcitrants en lesquels on devine encore les figures tutélaires qui donnèrent une espèce d'arrière-plan aux avancées sans maître des auteurs de la revue : Edgar Allan Poe, Nathaniel Hawthorne, William Blake et derrière eux, sans photo, ombres des spectres si l'on peut dire : Nerval entouré de milliers de rues de la lanterne ; et derrière l'intérieur de l'ombre des spectres, c'est-à-dire au devant systématique de tout, Artaud partout comme le nom imprononçable du deuil de la vie, partout

avec les cheveux flottant au vent qui jaillit du miroir ouvert en plein ciel sur une tempête noire,

28.000 kms dans la vallée de la mort avec les os liquéfiés à boire du cinabre à crever, la surface de la planète m'est rentrée dans les yeux comme un scanner, j'ai laissé mon corps en tas de cendres, j'erre, je me demande *qui* a gagné cette guerre, l'univers est vaste et pourtant mes yeux reviennent à ce charnier de la surface humaine, je reviens hanter ce camp de la mort, le secret pour me libérer de ce monde doit être caché quelque part sous ces montagnes de cendres / CLAC ! la bande vidéo s'éjecte, l'écran est blanc, je suis toujours sur ma chaise, je vais me lever / CLAC ! une autre bande s'est enclenchée, c'est reparti pour un tour... ce fut une guerre télécommandée, le vainqueur n'a pas bougé de son château, personne ne l'a jamais vu, seul l'étendard qui remplace le ciel témoigne que ce massacre a profité à quelqu'un,

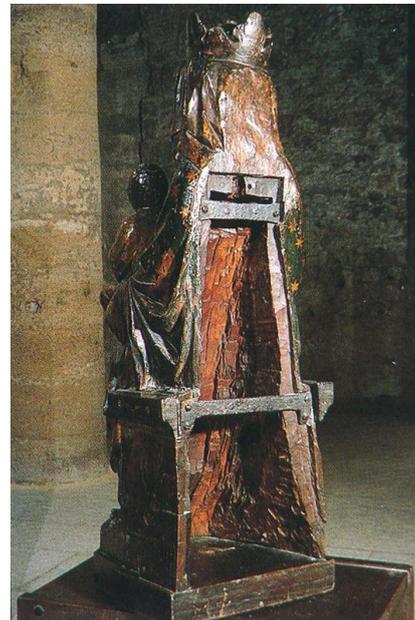
98 millions de fantômes en-dessous de zéro
28.000 passions en dessous de tout
dans le désert des brumes implacables du Ragnarok
encore un effort pour se réveiller dans le rêve
et voir où l'on est
dans quel cercle maudit de cette galaxie débauchée
15 jours de marche forcée sans rencontrer âme qui vive
Dans cet intermonde des limbes de la guerre d'Ubu
machine à soif machine à boue
la mécanique Ragnarok lance ses mots d'ordre
les débris de cadavres se brassent au bulldozer
un nouveau relief de la planète apparaît
celui des ruines des cadavres des montagnes de viande
sans masque on meurt asphyxié en 15 secondes
l'étendard d'Ubu tient lieu de ciel
on se fait laver la cervelle dans les hospices de survie
il faut être propre pour honorer Ubu
êtes-vous « in » pour le bal des charognes ?
êtes-vous propres, chiens de l'enfer ?

lutins, farfadets du néant, coursiers du temps, bêtes du chaos, foudres du ciel, brumes blêmes, horizons perdus, vie sans vie, cœur des rochers de lune rouge, fil blanc haute-tension, désert désert, guerrier de la boue, futilité tranchante de l'opacité, des guignols dans le jour, et la nuit pulvérise les âmes à jamais, l'ordre du chaos tire à vue, camp retranché sans espoir, ordre de dispersion, chacun pour soi, frère tu dois mourir, Babylone Center s'effondre au ralenti chaque jour pour recommencer le lendemain comme une bande vidéo en circuit fermé, corps vides possédés par le Serpent du Chaos, hordes des créatures vides, chacun pour soi la terre est quadrillée, j'ai traversé 10 milliards d'années-lumière pour me retrouver dans cette guerre perdue,

le poison circule
nul entendement seulement le vertige
disparaissant plus vite que lui-même
inversement du tout au rien
un tremblement médullaire passe
je ne bougerai pas jusqu'à l'aube (?)
mais les temps dénoués montrent la supercherie
ici plus rien ne passe
la colère solaire fixe l'onde

non seulement comme un être qui exige un effort de chef-d'œuvre pour être simplement évoqué, mais comme l'arène de travail où la criblure et la calcination se sont dévorées. La ville selon Guibert rappelle le poste solitaire d'un point d'observation en surplomb dans les hauteurs de la ville ; là où la ville panoramique, la ville des toits et des balcons sur la nuit assène le plus prodigieux autoportrait en néant de l'homme seul. »

Nicolas Rozier, extrait de la Préface in *EXPÉRIENCE BLOCKHAUS*.



La Vierge Noire

à suivre le chemin de l'impossible
à laisser derrière la carcasse du destin carbonisé
il n'y a pas de folie comme rempart
mais la nudité sous le grincement
« je ne veux pas dormir », puis le rêve éveillé
le désert du monde, mon cœur pas à moi qui libère
il n'y a pas de folie comme rempart
l'errance est totale sous le grincement du jour

& la vraie nuit de l'être qui libère
au silence des mots parle l'impensable
un œil ouvert flambe immobile sur la terre dévastée
rien d'autre ne m'appelle

outre-mort
fluide des fuites
épreuve sans preuve
retour à tout en partant de rien
pendu par les pieds entre ciel & terre
le non-être opère à vif
la pendule sonne n'importe quelle heure
tous les héros sont morts sous la pluie
ils naviguent au gré des vents

une stupeur violente
la croix de St.André écrase le ciel
un silence mou recouvre le temps
90 siècles dans une bouteille de Coca
c'est l'empire mou des cires craquelées
dont l'empereur est un garage souterrain
l'inscience se fume à bout-filtre
c'est son dernier recours et sa dernière gloire
vivant ou mort, l'enfant dans le noir voit des ombres, mémoire
multiple creusant l'écart du cœur au néant, temps de mort sur
ligne de vie, l'ordre règne dans la rue du monde, l'axe de la
veulerie cosmik, le cauchemar d'Innsmouth dans votre
supermarché, filez doux chiens de l'enfer, Hypnos vous surveille,
le plaisir du temps est dans le meurtre de soi-même
un renversement radical au point de fusion
une désintoxication en chaîne
un crime épidémik du vivant brûlé au noir
chaque geste devient un arrachement
un dépeçage des lignes de vie
un hurlement de la matière renversée
un laser de terreur tournante
l'antimatière annule les atomes umains
lorsque les causes secondes sont épuisées la cause première
inonde tout comme un soleil noir, nous retournons à l'état gazeux
de la genèse, des spirales fatales tire-bouchonnent l'espace, des
foreuses astrales sillonnent le magma, ce qui de nous vivra sera la
vitesse absolue,

Francis Guibert

C'est alors qu'il faut réapprendre à marcher sans pieds. Alors quelque chose est en marche mais ce n'est plus personne en particulier. Dans la nuit vont des êtres aux yeux grands comme des lunes. Ils ne vont d'aucun endroit à aucun autre, cela semble une marche mais n'est peut-être pas une marche. Et dans la nuit ce n'est peut-être pas la nuit. Il n'y a peut-être aucune nuit, comme il n'y a peut-être aucun rêveur derrière le rêve. La marche n'est pas un acte mais la nature même de la nuit, et ce qui regarde à travers ces yeux-plus-grands-que-la-tête c'est encore la nuit souveraine d'elle-même. En elle son royaume pérégrine en des particules sans dimension qui sont autant d'êtres ne connaissant ni ordre ni chaos, des statues de guerriers, des figures inengendrées qui semblent passer si proches lorsqu'on se risque à scruter le silence

Francis Guibert, extraits de
EXPÉRIENCE BLOCKHAUS.

NDLR : Textes de Francis Guibert disponibles sur le site BLOCKHAUS :
[-TÉNÉBREUSE, Sachent tous ceux...](#),
[Fondre partout...](#), [FIN DE CYCLES,](#)
[L'APPRENTISSAGE DE LA NUIT,](#)
[NO FUTUR...](#) et [textes inédits dans](#)
[LETTRES DE FRANCIS GUIBERT À](#)
[JOSÉ GALDO](#) in *LETTRES INTRA-*
MUROS BLOCKHAUS.

**“NOUS SOMMES DANS LE MONDE,
MAIS OÙ EST LE MONDE ?”**

Patrick

***FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACTS* : <http://blockhaus.editions.free.fr/>**

POUR CONTACTER *FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACTS* : blockhaus.editions@free.fr

**FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACT 23
À MÊME LE RITE DE LA DÉVORATION DU SOLEIL NOIR...**